

Qui mange du curé en meurt

Hubert Aquin

Volume 3, numéro 3-4 (15-16), mai-avril 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aquin, H. (1961). Qui mange du curé en meurt. *Liberté*, 3(3-4), 618–622.

Qui mange du curé en meurt

par Hubert Aquin

Jésus aussi a été un anticlérical. En quels termes vigoureux n'a-t-il pas dénoncé le clergé juif de son temps ! Il a fustigé sa bassesse, son indignité, son incompréhension de la loi ; il l'a accusé d'avoir dégradé la religion de Moïse et d'Abraham. Loin de moi l'intention de réduire le message évangélique au conflit entre Jésus et les docteurs ; je cherche tout au plus à reconnaître l'importance et la signification de l'anticléricalisme de Jésus. Celui de Luther, dirigé contre le clergé catholique, a aussi engendré une religion. Dans les deux cas, et je choisis des exemples extrêmes, l'anticléricalisme a joué le rôle d'un catalyseur. L'anticléricalisme de Jésus a précipité la réforme du Judaïsme qui s'est manifestée par le schisme chrétien ; celui de Luther a provoqué "la réforme".

Ces deux révoltes, à quinze siècle l'une de l'autre, se sont transmues en des religions nouvelles. La crise anticléricale, dans ces deux cas illustres, a été créatrice et a donné naissance à une expérience religieuse nouvelle. Par ailleurs, il serait facile d'énumérer un grand nombre de mouvements anticléricaux, au cours de l'histoire, qui n'ont donné naissance à rien. En me permettant quelques ellipses de raisonnement, je dirais que l'anticléricalisme est rarement créateur. Le plus souvent, c'est un sentiment négateur, une révolte confuse qui résulte d'un complexe de causes historiques et sociales. Je traite de l'anticléricalisme uniquement sur le plan personnel, donc psychologique. La fonction sociale d'une telle attitude relève de l'histoire, et je n'entends pas la considérer dans cet article qu'on peut donc s'empres- ser de considérer comme un témoignage ou, si l'on veut, comme un essai sur le sentiment anticlérical "individuel".

Le dénominateur commun de tout anticléricalisme est que cette attitude naît de la religion. On ne peut devenir anticlérical que si on est religieux. (Corollaire : plus on est religieux, plus on peut aller loin dans l'anticléricalisme ?)

Je considère les anticléricaux comme des êtres existentiellement religieux, exprimant une révolte qui, en dépit des protestations que certains d'entre eux opposeraient à mon raisonnement, n'est qu'un dérivé de la vie religieuse. A la limite, toute révolte contre le clergé correspond à une profession de foi et investit la religion de réalité. Seule l'indifférence équival- draît à l'irréligion. Combattre le clergé ne peut se faire, même inconsciem- ment, qu'au nom du Dieu qu'il trahit.

Le "laïcisme", l'agnosticisme ou l'athéisme correspondent peut-être à des degrés plus avancés de la même révolte religieuse dont le premier anneau serait l'anticléricisme. Je soupçonne ces attitudes d'être ontologiquement religieuses et de démontrer, en fin de compte, la réalité qu'elles mettent en question.

Je pense sérieusement que nos bons anticléricaux de l'intérieur sont des protestants qui s'ignorent. Ce qu'ils rejettent de leur religion, Luther l'a renié bien avant eux. Un catholique qui fulmine contre l'Église, les curés, certains rites ou certains archaïsmes, rêve, au fond de lui-même, d'une religion intériorisée, d'un dialogue sans intermédiaire entre lui et Dieu. Mais cette religion intériorisée est aussi, à la limite de son évolution normale, une religion solitaire, sans faste, sans pompe, sans rite, sans prêtre indigne, donc une religion sans communion humaine.

L'anticléric veut être seul avec Dieu. Et cela le conduit à se réclamer de Dieu contre ses vicaires, de la communion des saints contre celle des humains, de la pureté intérieure contre la participation aux fêtes et l'accomplissement des rites. Cet isolement hautain peut provoquer de belles révolutions, engendrer des religions, mais, le plus souvent, ce puritanisme est stérile et celui qui le pratique passe sa vie à manger du curé et le plus souvent en meurt. L'anticléric se fait juge. Il dénonce la bassesse du clergé ou sa cupidité ou sa pesanteur au nom d'une exigence intérieure profonde mais souvent inefficace, voire même malade. Il se scandalise de tout ce qui est humain trop humain; et il condamne. Seulement, condamner n'est pas créer. Tous les anticléricaux ne peuvent hélas pas dire avec le Christ : "Je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir". L'anticléricisme équivaut à un parti d'opposition qui différerait indéfiniment l'occasion d'assumer le pouvoir. Par définition, l'anticléric est un "protestant".

De toute évidence, l'anticléricisme est un sentiment ambivalent. Et celui qui mange du curé, vénère, la bouche pleine de cet aliment, l'église divine. Le repas de l'anticléric n'est pas sans analogie dérisoire avec le repas de la communion. La déviation ici est frappante, des psychanalystes l'ont déjà soulignée : ce n'est plus Dieu qui est mangé mais son sacrificateur. "...l'anticléricisme ne tire sa signification que d'une adhésion intime au rituel du sacrifice, et, si athées qu'ils soient dans leur conscience, les farouches "mangeurs de curés", aussi bien que les "mangeurs de juifs", sont dominés, dans leur inconscient, par le scénario du sacrifice chrétien et leur faim de communion, si elle refuse de toucher au corps divin, se dédommage en "mangeant" le sacrificateur. C'est une communion déviée... L'anticléricisme et l'antisémitisme sont, plus qu'il ne semble, des passions voisines. Le juif tenant ce rôle de sacrificateur, il ne faut pas s'étonner si son image présente dans l'inconscient des peuples chrétiens certains points de contact avec celle du prêtre, du curé" (Charles Beaudouin, *Psychanalyse du symbole religieux*, page 206).

Il ressort de cela que tout sacrificateur est, par définition et ex officio, indigne de ce qu'il sacrifie. Il est à la fois sacré et redouté, parfois même

les deux en même temps. Le prêtre est donc réellement un sacrificateur indigne, souillé, méprisable, comme tous les sacrificateurs ! Sa fonction double de sacrificateur et d'intermédiaire de Dieu a quelque chose d'intenable : nul homme en vérité n'est digne d'un tel rang.

Son rôle implique un dépassement qui n'est réalisé que par exception. Un curé qui n'est pas un saint est vite détestable. On ne peut rien contre cela. Ce n'est pas l'exigence des paroissiens qui est injuste, mais la fonction qui est écrasante ou trop mal définie. L'anticléricisme est une fatalité.

Toutefois la grande victime de l'anticléricisme n'est pas le prêtre, mais celui qui le déteste, car ce sentiment, si extérieurement justifié qu'il soit, est empoisonnant ! Et de plus, il n'y a pas de répit à une telle obsession : plus on est anticléric, plus on continue de l'être, car, cela est certain, l'Église sera toujours relativement indigne de celui qu'elle représente et les curés sûrement toujours détestables.

Son rôle fait du prêtre un bouclier. Mais aussi, le détester constitue une excuse assez efficace à une diminution du sentiment religieux. Il a fonction de repoussoir. L'important est d'en être conscient et de savoir, quand on se met à table tous les jours pour manger du curé, que notre appétit n'est qu'un succédané de la soif de Dieu et qu'une parodie de la communion qui nous est proposée par toutes les églises de la terre. L'anticléricisme réduit l'expérience religieuse à des dimensions sociales et humaines : il la dépouille de sa grandeur spirituelle, de son intensité. L'anticléricisme réduit l'expérience religieuse à l'expérience ecclésiale et ne considère la religion que sous les espèces d'une église, quelle qu'elle soit.

Quels que soient les conditionnements historiques et sociaux de l'anticléricisme, reconnaissons que cette attitude est aussi dictée par une poussée inavouée à se dégager de toute vie religieuse. Le prêtre et l'Église tout entière viennent à la rescousse de l'anticléric, dans cette entreprise obscure, pour lui fournir les raisons de sa démission et lui souffler les arguments "objectifs" qui manquent à sa bonne conscience.

Pour combattre le curé, l'anticléric en arrive souvent à le désacraliser. La distance qu'il veut prendre avec le curé l'éloigne de la religion. En neutralisant le clergé, c'est la religion elle-même qui se trouve dé faite.

En plaçant le prêtre au-dessus des hommes, l'église le met dans une position fatalement odieuse. Seule la sainteté peut justifier une pareille inégalité, fondée sur le sacrement de l'ordre. Mais tout le monde sait que la majorité des prêtres ne sont pas des saints. Ils gagnent à ne pas être connus ; ils gagneront beaucoup à s'effacer de plus en plus et, dans certains cas, à se faire oublier. Si leur unique raison d'être est de faire connaître et aimer Dieu, ils doivent se rendre à l'évidence que souvent ils sont des obstacles à ce qu'ils prêchent et que le poids social du clergé fait de lui non pas un intermédiaire, mais un écran entre Dieu et les hommes. Les déterminations historiques de l'anticléricisme sont nombreuses et facilement vérifiables. Mais pour être un produit social, ce sentiment n'en est pas moins stérile

dans l'ordre des consciences. Que la plupart des anticléricaux soient déterminés historiquement et socialement à l'être, cela semble acquis, mais cela n'est pas pour autant une excuse à abonder dans le sens d'un préjugé négativiste. Le statut de victime (dans un milieu générateur d'anticléricisme) ne comporte pas tous les droits et n'excuse pas l'obscurantisme. On est d'abord victime d'un milieu, mais on finit par céder à la dynamique inhérente aux préjugés auxquels ce milieu nous a conditionnés. Il ne faut pas perdre de vue que le bourreau aussi, en l'occurrence le clergé, est partiellement déterminé dans son identité. J'ai beau chercher, je ne vois de droit à l'impunité ni d'un côté ni de l'autre.

Une purgation s'impose, non une purge. Il est jusqu'à un certain point souhaitable qu'on libère les consciences avant de libérer les institutions. Il faudrait que les transformations sociales et religieuses qui sont imminentes ne s'accomplissent pas sous la seule impulsion des passions collectives et au seul niveau des préjugés.

*

Parce que j'ai été un anticléric "de bonne foi" et que j'ai douté de tout le plus possible, j'en suis venu à douter de ce doute même. Je me méfie des raisons que je me donne pour contester la religion ou la combattre dans ses prêtres. Dogmatisme pour dogmatisme, je serais plutôt porté vers celui qui contient plus de réalité que vers celui qui la refuse.

D'autre part, l'option laïque ou rationaliste ne m'attire pas. L'athéisme ne me séduit guère. Je ne suis pas incroyant; non pas que je sois tellement croyant, mais il me paraîtrait insensé de renier un dogmatisme d'existence pour épouser celui de l'inexistence. A quoi bon prouver le néant ?

Si je cesse d'être sûr de l'existence de Dieu, ce ne sera pas pour croire, en revanche, avec tout ce qu'un tel retournement comporte de parodie de la foi, à son inexistence. Il arrive un moment, dans l'histoire de toute conscience, où le problème religieux se pose, sous une forme quelconque. L'étendue et la persistance de cette interrogation lui font déborder d'emblée les cadres de la raison. Tout l'effort des rationalistes n'a pas encore réussi à rendre la question religieuse inepte ou insignifiante.

En réalité, il n'y a pas qu'un problème religieux dans l'homme, il y a d'abord, et en-deça de toute problématique, une fonction religieuse. Là-dessus, Jung nous a appris qu'ignorer ou refouler cette fonction est une aberration analogue au refoulement sexuel ou à celui de l'intelligence. Cette fonction religieuse est sans doute mystérieuse, comme le sont aussi les autres fonctions vitales de l'homme. Il importe de ne pas la surévaluer ni de l'entendre à toutes les autres; il importe surtout de ne pas la nier.

Je suis un être religieux, que je le reconnaisse ou non. Au cours de ma vie, je peux satisfaire profondément cette partie de moi-même; mais aussi, j'ai le pouvoir de la dégrader ou de l'hypertrophier. Chose certaine, en ce moment je ne saurais préjuger de la futilité de cette fonction obscure mais évidente, ni de son hégémonie sur toute mon existence. Je fais un pari. Je

choisis le mystère inscrit dans cette fonction, plutôt que la raison raisonnable qui me servirait à m'en débarrasser.

L'expérience religieuse est peut-être comparable, toutes proportions gardées, à celle de l'amour. Tout le monde n'a pas connu l'amour, mais qui oserait douter de sa possibilité. La religion n'est pas seulement une affaire de preuve, ni de dogme, ni de rite, ni de morale; c'est d'abord une expérience. Cette expérience est intérieure, profonde et vécue secrètement. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : je ne rêve pas ici d'une religion sans prêtre, sans rite et d'un dialogue avec Dieu hors de l'église. Je crois que la vie ecclésiale n'est pas la première communion. Elle vient en second, avec son calendrier, sa liturgie et son clergé, parachever et exprimer l'expérience intérieure et personnelle de la religion, sans quoi toute pratique religieuse n'est que mensonge.

Hubert AQUIN